

L'Eglise, c'est nous - Peuple de rois, prêtres et prophètes.

L'ouvrage de Cesare Baldi « L'Eglise, c'est nous - Peuple de rois, prêtres et prophètes. » (Mediaspaul) nous invite à réfléchir sur notre vision de l'Eglise : un pourvoyeur de sacré, comme un boulanger, ou un peuple de Dieu, « signe et instrument d'unité pour le genre humain » ? En voici quelques extraits choisis.

« Mon père, je voudrais faire célébrer une messe pour tel jour, combien vous dois-je ? »

Dans cette phrase simple, apparemment anodine et innocente, se cache la raison du déclin actuel de l'Eglise catholique, et on y retrouve les (...) obstacles à la réalisation d'une pastorale du peuple de Dieu.

Le premier signe se cache dans le titre avec lequel les fidèles s'adressent au prêtre : « **mon père** ». C'est une expression ouvertement en contraste avec l'Evangile, mais on l'entend couramment dans les langues et les attitudes diverses et on la prononce tranquillement, malgré l'incompatibilité patente avec les mots de Jésus : « Ne donnez à personne sur terre le nom de père, car vous n'avez qu'un seul père qui est aux cieux » (Mt 13, 9). Il s'agit bel et bien d'une injonction, mais malgré tout ce titre a été adopté depuis des siècles et s'est répandu un peu partout en signe de respect de la figure sacerdotale. Or, c'est exactement là ce qui nous inquiète : la vision d'une Eglise où l'on distingue et sépare les « pères » de « fils », les prêtres des fidèles, le clergé du « peuple », conçu comme une masse à conduire et gouverner. Si pour les pères on a fermé les yeux sur le texte évangélique, que va-t-on faire pour le fils ?

Comment peut-on concevoir une Eglise qui sépare les pères des fils comme les mères des filles, mais aussi les pères entre eux (car on distingue trois degrés de sacerdoce : épiscopat, presbytérat et diaconat) et même les enfants entre eux (en séparant les plus consacrés, les « religieux », des moins consacrés, les « laïcs ») ? Comment peut-elle correspondre encore à la parole de Jésus : « Vous êtes tous frères » ? Et d'ailleurs, si dans un contexte familial la fraternité ne signifie pas homologation (car il y a bien des différences entre frères et sœurs selon la hiérarchie de l'âge), mais on n'arrive jamais à confondre les rôles au point d'appeler « père » un frère. De la fraternité évangélique, nous sommes passés à la structuration hiérarchique par un processus précis que nous essaierons d'identifier, et qui nous empêche de nous reconnaître comme faisant partie d'un seul peuple, uni et unifié.

(...)

Le deuxième signal contenu dans la phrase emblématique citée ci-dessus, réside dans l'expression « **faire célébrer une messe** » : même dans ce cas, on la considère comme une phrase usuelle, une façon de dire, peut-être pas trop précise, à cause du manque de familiarité avec la doctrine catholique.

Pourtant, au lieu de considérer la célébration comme une action collective et communautaire, l'expression trahit une vision dans laquelle c'est le prêtre qui célèbre, et seulement lui, donc c'est à lui qu'on doit s'adresser pour qu'il nous rende un service rétribué. En principe, il devrait être évident qu'une messe n'est pas célébrée par quelqu'un, mais avec quelqu'un, parce que – nous dit le pape Bergoglio – « **c'est l'Eglise, le corps du Christ, le sujet qui célèbre, et non pas le prêtre individuellement** » (Desiderio desideravi 36). Il faut pourtant constater que ce n'est pas évident : dans le langage courant, cette confusion est souvent acceptée comme une légère imprécision, tout à fait négligeable, mais le manque de précision doctrinale chez les fidèles est l'effet d'une certaine ignorance des éléments basiques de la vie ecclésiale, même parmi les plus assidus à fréquenter l'Eglise.

(...)

Le troisième signal problématique de cette formulation se trouve dans la question que le (ou la) fidèle pose au prêtre : « **combien vous dois-je ?** » Cette expression aussi peut nous sembler banale, car elle renvoie aux tarifs qu'on prévoit d'habitude pour les offices. Cependant, si on ne se contente pas de la surface et qu'on analyse plus profondément les racines de cette formule, nous découvrons au moins deux aspects qui nous paraissent quelques peu problématiques.

- L'un d'ordre doctrinal et canonique, sur le rapport entre le sacrement (la messe) et l'intention de celui (ou celle) qui la demande ;

- et l'autre d'ordre sociologique et pastoral, sur le processus de monétisation ou de commercialisation du sacré.

Ce dernier est tellement intégré à notre société de consommation, au point d'être considéré comme une évidence et déclencher presque inconsciemment un mécanisme de rémunération du service rendu (la célébration de la messe), par lequel l'Eglise, dans la personne du prêtre, est appréhendée comme une institution de service, du même genre qu'un hôpital, une école ou un centre commercial, à qui l'on demande un service en échange d'un paiement en espèces : **combien vous dois-je** ? Chaque fois que nous prononçons cette phrase, nous jouons plus ou moins consciemment le rôle de clients, qui se rapporte à un fournisseur. Or, dans l'Eglise, cette relation n'est pas seulement trompeuse, elle est même scandaleuse : si nous sommes tous frères, l'héritage est le même pour tous, car le Fournisseur est unique et il s'agit de Dieu le Père. Le ministre ordonné n'est pas le pourvoyeur du sacré comme **le boulanger nous fournit le pain**. Il n'a pas fabriqué de sa propre initiative le sacrement qu'il célèbre avec des gestes et des paroles magiques, que lui seul connaît et prononce, mais a été ordonné pour accomplir dans la communauté et au nom de la communauté ce service précis d'animation liturgique et pastorale : s'il est vrai que le prêtre est au service de la communauté, les sacrements administrés par lui ne sont donc pas « produits » par lui, mais ils sont le fruit de l'action collective de la communauté elle-même.

(...)

Enfin, ce peuple de Dieu, au lieu de témoigner sa cohésion, qui fait de lui un **« signe et instrument d'unité pour le genre humain »** (Lumen Gentium 1), est divisé en interne entre le troupeau et les bergers, les clients et les fournisseurs, les sujets et la hiérarchie. Ici, le cléricisme n'est plus seulement la cause de la « scission dans le corps ecclésial », évoqué par le pape François dans la « lettre au peuple de Dieu », mais il devient à son tour un effet de la perte de conscience du peuple.

(..)

Stratification, dispersion et marginalisation : tels sont les trois éléments obscurs cachés dans la phrase apparemment anodine, évoquée plus haut. Ils constituent trois obstacles majeurs à surmonter, si on veut vraiment mettre en œuvre une pastorale du peuple de Dieu.

Extrait de l'ouvrage de Cesare Baldi « L'Eglise, c'est nous -Peuple de rois, prêtres et prophètes. » (Mediaspaul), pages 19 à 27.

Cesare Baldi : Prêtre (Prado) de l'Eglise catholique - diocèse de Lyon. A travaillé comme serveur de restaurant (mi-temps) et en paroisse, puis nommé en aumônerie étudiante. Curé de paroisse et au service de la pastorale des réalités du tourisme et des loisirs où il a enseigné l'iconographie chrétienne. Toujours attentif à l'accueil des migrants avec les cercles de silence (CDS). Maître de conférences de l'Université catholique de Lyon (UCLy) - Membre du Groupe de recherche (4) Personne, accompagnement et éducation, UR CONFLUENCE : Sciences et Humanités (EA1598) UCLy. Directeur de l'IPER - Institut pastoral d'études religieuses UCLy